

il me dévore, il me brûle ! Vivre sans vous, ce serait mourir, et je veux vivre... vivre pour être aimé de vous et pour vous rendre heureuse !

Marthe se leva vivement.

L'expression ardente, enfiévrée du visage de Jacques, le frémissement de sa voix, le tremblement de ses mains serrant les siennes, l'effrayaient de plus en plus.

—Vous êtes mon bienfaiteur et mon unique ami... dit-elle. Mon cœur déborde de reconnaissance à la pensée de ce que vous avez fait pour moi, mais je ne puis accepter la position que vous m'offrez, le grand honneur dont je suis indigne...

—Indigne d'être ma femme, vous ! s'écria Jacques. Pourquoi indigne ?

—Parce que ma très humble situation d'enfant pauvre et sans famille ne mérite ni le sacrifice de votre liberté, ni le don de votre fortune... Encore une fois, vous êtes le jouet d'une erreur... Vous avez retrouvé en moi l'image de la fille chérie que vous avez perdue... Vous ne pouvez retrouver en moi la femme qui fut la mère de votre enfant... je vous en prie, je vous en supplie, renoncez à l'idée de m'associer à votre existence...

—Mais je vous aime avec passion... je vous aime avec délire ! s'écria Jacques en serrant les mains de Marthe.

—Vous vous mentez à vous-même...

—Près de vous mon cœur bat à se briser. Ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines, c'est du feu...

—Docteur, je vous en prie, je vous en supplie... je vous le demande à mains jointes, ne me parlez pas ainsi... Vous me faites peur...

—Je vous fait peur en vous offrant tout l'amour, tout le dévouement, tout le respect que peut offrir un homme à la femme qu'il aime ! Si vous n'acceptez pas, c'est que votre cœur n'est point libre...

En entendant ces dernières paroles, Marthe frissonna.

Sa position devenait terrible en effet.

Avouer son amour pour Paul Fromental au moment où le docteur venait de lui déclarer sa passion, c'était attirer sur elle la colère, la haine peut-être, de celui à qui elle devait tout et qui, s'éloignant d'elle, la laisserait retomber dans l'isolement et dans la détresse d'où il l'avait tirée.

—Au nom de votre fille que vous avez tant aimée, et dont je suis, disiez-vous, la vivante image, ne me parlez point ainsi, mon ami, je vous en conjure... balbutia-t-elle. Vous me faites beaucoup de peine et beaucoup de mal...

Jacques Lagarde, que la jalousie mordait au cœur, reprit impétueusement :

—Marthe, vous me trompez, je le sens, je le devine... j'en suis sûr ! je comprends maintenant la cause de cette tristesse persistante que je remarquais en vous et qui me semblait inexplicable... Vous aimez quelqu'un dont votre présence chez moi vous sépare, et vous ne pouvez vous résigner à la séparation ! Est-ce vrai ?...

—Docteur ! s'écria l'orpheline affolée, en détournant la tête. Cessez de m'interroger, et de me regarder ainsi...

—Oseriez vous nier que vous aimez ?...

Il fallait mentir ou livrer son secret.

Dans cette alternative le mensonge s'imposait, et malgré sa franchise habituelle Marthe n'hésita point.

—Non ! répondit-elle. Non, je n'aime personne. Mon cœur est libre et veut rester libre.

—Vous me le jurez ?... Sur la mémoire de votre mère vous me le jurez ?...

Cette fois la jeune fille recula devant l'horreur d'un faux serment qui serait en même temps un sacrilège.

—Vous m'offensez en doutant de ma parole ! répliqua-t-elle d'un ton très digne. En croyant à votre estime je me trompais, je le vois bien ! Je ne jurerais pas !...

Jacques Lagarde se sentit confus de la violence avec laquelle il venait de parler.

—Je ne doute point de vous, chère Marthe... balbutia-t-il ; que voulez vous, je suis fou... Je suis jaloux... Il faut me pardonner et me pardonner.

—Je vous pardonne de tout mon cœur, répliqua l'orpheline, car c'est sans le vouloir, j'en suis sûre, que vous venez de m'humilier, de me faire souffrir, vous si bon pour moi jusqu'à ce jour, vous à qui j'avais voué une si profonde tendresse...

Et elle éclata en sanglots.

En voyant sa poitrine se soulever convulsivement, ses larmes ruisseler comme une pluie d'orage, Jacques s'adressa de nouveaux reproches.

—Marthe, chère enfant, dit-il d'une voix douce et tremblante, je vous crois... Je veux vous croire ; j'ai eu tort, je l'avoue, de vous parler comme je l'ai fait, mais calmez-vous et ne pleurez plus, car vos larmes me désolent... Laissez-moi compter sur l'avenir... le temps se fera mon allié... Puisque votre cœur est libre, un jour viendra, je l'espère où, me connaissant mieux, vous finirez par m'aimer et vous me laisserez vous rendre heureuse entre toutes les femmes.

En disant ce qui précède, il attira vers lui la jeune fille qui se dégagea vivement.

—J'ignore les secrets de l'avenir, dit-elle, mais par pitié ne me forcez pas à regretter et à maudire le jour où je me suis appuyée confiante sur la main secourable que vous me tendiez... Je voyais en vous un père... le meilleur des pères !... l'illusion était douce... pourquoi me l'avoir enlevée ?...

Le docteur se mordit les lèvres.

Il venait de reprendre complètement possession de lui-même.

—C'est bien, Marthe... répliqua-t-il froidement, presquedurement, j'espérais trouver en vous une amie, une compagne... je ne trouve qu'une femme soupçonneuse qui se défie même de mon affection de père... Vous me repoussez aujourd'hui, mais j'aurai ma revanche. Vous reviendrez sur l'impression pénible que vous a causé l'aveu de mon amour. Vous m'aimerez un jour, j'en suis certain, car je la veux et rien ne résiste à la volonté !

Puis, d'une voix plus douce, il ajouta :

—Venez, chère enfant, il est grandement temps de prendre un peu de nourriture.

—Vous avez raison, docteur... Je vais échanger ce peignoir contre une robe et vous rejoindre à la salle à manger.

Jacques se retira.

Son front était sombre, ses sourcils froncés.

—Oui, elle m'aimera ! se dit-il avec une froide colère. Il faudra bien qu'elle m'aime !... C'est la première fois de ma vie que je suis ainsi mordu au cœur... Ce sera la dernière... Je veux que Marthe soit ma femme ! Elle résiste, mais qu'importe ? Elle est sous ma domination... Elle m'obéira... C'est une question de temps, et d'ailleurs si une lutte est nécessaire je lutterai ! Marthe m'a caché, j'en suis sûr, l'état de son cœur... Elle aura ébauché, comme toutes les jeunes filles, quelque absurde roman d'amour... Eh bien ! elle l'oubliera, voilà tout.

Le pseudo-Thompson était allé retrouver Pascal.

Marthe, aussitôt qu'il fut sorti de sa chambre, se laissa tomber à genoux, les maintes jointes.

—Seigneur mon Dieu, balbutia-t-elle éperdue, me réservez-vous donc encore de nouvelles souffrances après tout ce que j'ai souffert déjà ? Ainsi cet homme, en qui je voyais un père, il m'aime d'un amour qui n'est point paternel. Cet amour me sera fatal, puisque je ne peux y répondre... puisque mon cœur ne m'appartient plus... Seigneur mon Dieu, protégez-moi, et vous ma mère, du haut du ciel, veillez sur votre enfant !

Après cette courte prière, Marthe s'habilla vivement et descendit.

Le dîner ne fut point triste, malgré les préoccupations de chacun, mais il ne se prolongea guère, et sitôt qu'il fut achevé Jacques sortit pour se rendre au rendez-vous qui lui avait été donné par le fils de Mme Labarre.

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

LA HUITIÈME PARTIE A POUR TITRE :

**LA FÉE DES SAULES**

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00